

L'AUTRE JOURNAL



25 F

SUISSE 7.50 FS - BELGIQUE 25 F - CANADA 4.95 \$ - USA 4.75 \$

M 1092-2-25 F

... RODOLPHE LUI PREND LE CUL D'UNE
MAIN ET LA TAILLE DE L'AUTRE...
... EXCITATIONS DU CUL QU'ELLE PRENAIT
AU COÛT DE CHARLES...

Gustave Flaubert

Madame Delphine Delamare modèle de Madame Bovary

SOMMAIRE

GENERIQUE	4
LE PERSONNAGE DU MOIS	6
EDITORIAL	9
ENTRETIEN	
avec Y. Rocard. <i>Propos enregistrés par Antoine Dulaure</i>	10
PASSIONS	
Bovary's follies. <i>Claire Parnet</i>	22
Jour. <i>Andrée Putman, Sylvain Dubuisson.</i>	24
Lettres de femmes. <i>Claire Parnet.</i>	26
DESTIN	
James Agee. La nuit du chasseur. <i>Olivier Kaepelin.</i>	28
PORTFOLIO <i>Walker Evans</i>	32
CONVERSATIONS	
S. Lem : propos inoxydables. <i>Propos recueillis par Barbara Glowczewski.</i>	42
J.-C. Bailly : Il combattimento dell'intelletto e della memoria. <i>Propos recueillis par Alain Veinstein.</i>	46
Mario Borillo : pour une raison informatique ? <i>Propos recueillis par Nadia Tazi.</i>	48
David Salle : éloge de l'ambiguïté. <i>Propos recueillis par Nadia Tazi.</i>	51
HISTOIRES	
Paix au Tibet. <i>S.T.</i>	54
Marmota-marmota. <i>Jean Rolin.</i>	62
Des arbres pour remonter le temps. <i>P.E. Ngo Rouan.</i>	66
Le dernier cri des dieux. <i>Propos recueillis par Antoine Dulaure auprès de Juan Negrin.</i>	70
Berlin, laboratoire de la ville européenne. <i>Bernard Huet.</i>	78
Les deux faces cachées de l'IBA. <i>Entretien de Marc Bédarida avec Hardt-Walther Hämer et Joseph Paul Kleihues.</i>	82
LITTERATURES	
Un anti-Kafka de plus de <i>Julio Cortazar.</i>	85
Les coupes sombres de <i>Madame Bovary.</i>	86
CHRONIQUES	
Au jour le jour. <i>Georges Charensol.</i>	96
Vous distinguez les éléphants ? <i>Michel Cournot.</i>	97
Blanc-cassé. <i>Alain Veinstein.</i>	98
...Sur un air de samba. <i>Bruno Sulak.</i>	99
Le système expert. <i>Paul Virilio.</i>	101
Amnesty International.	104
FOURBIS	
Horoscope chinois. <i>J.M. de Kermadec.</i>	106
Echecs. <i>Olivier Renet.</i>	108
Bridge. <i>Philippe Cronier.</i>	109
Mots croisés. <i>Robert Scipion.</i>	110
PATCHWORK	112
CONTE POUR ENFANTS	
Pourquoi les bœufs n'ont plus d'incisives supérieures. <i>Conte chinois traduit par Dominique Hoizey.</i>	122

LE DERNIER CRI DES DIEUX



Femme huichole en pèlerinage au Wirikuta, terre du peyotl.

La montagne est la vraie maison des Huichols. Avant même l'arrivée des Aztèques dans la vallée de Mexico, au XIV^e siècle, ils étaient déjà installés dans la sierra Madre occidentale. Une contrée d'accès difficile où pics et hauts plateaux, séparés par de profonds ravins à la flore tropicale, atteignent 2 500 à 3 000 mètres d'altitude. Les conquérants espagnols — qui l'avaient nommée sierra Mysteriosa — se gardèrent de trop s'aventurer dans la montagne, si bien que les Huichols purent, au cours des siècles, conserver leur mode de vie traditionnel. Ce retranchement hors du monde porte la marque de leur caractère propre : très individualistes, très fiers de leur autonomie fondée sur la cellule familiale, les Huichols sont aussi très xénophobes. Pourtant aujourd'hui ce peuple est menacé de disparition : la mise en exploitation systématique des forêts risque à court terme de transformer la montagne en désert. Sur les trente mille Huichols, les deux tiers sont déjà devenus des sous-prolétaires dans les faubourgs des grandes villes mexicaines. Et leur trois tribus qui s'accrochent à la terre, dans les Etats de Jalisco et de Nayarit, ne comptent plus qu'une dizaine de milliers d'individus.

Le meilleur connaisseur des Huichols est, à l'heure présente, l'anthropologue mexicain Juan Negrin, qui vit à leurs côtés depuis plus de vingt ans. Il est l'organisateur — avec l'aide du service des affaires internationales du ministère de la Culture — de l'exposition d'art contemporain huichol qui se tient au centre culturel du Mexique, 28, bd Raspail, à Paris, 7^e, jusqu'au 3 avril. Ses propos ont été enregistrés à cette occasion.

“ Pénétrer une culture aussi complexe, aussi riche, est à peu près impossible pour le regard extérieur d'un anthropologue. La seule véritable voie d'accès est celle de la participation subjective. Le problème est que cela prend énormément de temps.

Pendant les deux ou trois premières années les Huichols ne m'ont raconté que des contes pour enfants ou même des mensonges. C'est normal : l'hermétisme a toujours été leur principal moyen de défense. L'ennui, c'est que les bâtisseurs de thèses se fondent généralement sur ces histoires. Ils font parler le maître d'école ou le cacique sans percevoir que celui qui sait est celui qui reste le plus muet de tous. Tel ce sage que j'ai connu et que l'on nommait « Celui qui ne sait rien du tout ».

Il m'a donc fallu beaucoup de patience : cinq années durant, je me suis abstenu de prendre la moindre photo, de faire le moindre enregistrement. Aujourd'hui je peux le faire, car je suis reconnu comme un allié. Cela parce que j'ai souffert à leurs côtés, suivant la vieille idée préhispanique : il faut se sacrifier pour arriver à quelque chose. Une notion très importante pour les Huichols est celle de *Iyari*, le cœur. C'est à force de sacrifices, de privations, qu'un homme peut se doter de cet organe immatériel, fort et sain, lui-même constitué par la mémoire impersonnelle accumulée de nos grands ancêtres, depuis le début de l'humanité.

Ainsi du feu, qu'ils appellent « notre aïeul ». Au tout début, c'était un être amorphe, un rocher au sein de l'inframonde, matrice où demeure en



Guadalupe González Ríos, *la Naissance du Soleil.*

Au commencement il n'y avait pas de lumière. Nos ancêtres les cerfs avaient réussi à créer le feu et la lune. Mais la lumière était trop faible et ils sacrifièrent un certain nombre d'enfants pour la rendre plus forte. Finalement un petit garçon laid et boutonéux (tout en bas) accepta de se sacrifier. Il voyagea pendant cinq jours dans le monde souterrain avant d'escalader les degrés vers le ciel. Au cinquième, juste au-dessus de la terre, il ne put continuer. Il hurla de douleur, aussi parce qu'il avait pris conscience que sa chaleur provoquait la souffrance sur la terre. Il demanda aux ancêtres de retrouver son nom sacré. Les quatre premiers échouèrent et furent transformés en animaux : rat, chouette, colibri, fourmi. Seul le dindon (en haut à droite) réussit. Maintenant que le soleil avait un nom, il pouvait être adoré et le sang d'une tortue sacrifiée lui fut envoyé avec des flèches empennées.

puissance tout ce qui peut être appelé à se manifester sur cette terre. A un moment donné, une étincelle a jailli qui n'est parvenue à l'existence qu'au prix de sacrifices très difficiles. Et il lui a fallu subir encore bien des épreuves avant de prendre place parmi les ancêtres collectifs. Mais c'est parce qu'il a fait cela que le feu est devenu un dieu et que son existence est présente à jamais.

Tetewari, notre ancêtre le feu, est le prototype du chaman, son modèle. C'est au prix d'épreuves très difficiles, en pratiquant le dérèglement total de ses sens et en parvenant ensuite à les réagréger que le chaman acquiert sa force, sans commune mesure avec celle de l'individu ordinaire.

Devenir chaman, cela prend un minimum de douze ans d'apprentissage et encore faut-il ne pas se tromper et ne jamais céder à la tentation de la chair, car cela fait à chaque fois revenir au point de départ. Mais si l'on y parvient, on obtient des pouvoirs psychiques étonnants, ce que nous nommons, nous, magnétisme, sans en percevoir les potentialités effectives.

Il faut avoir vu un chaman chanter plusieurs jours de suite sans s'arrêter, il faut l'avoir vu déplacer à distance un objet, guérir en quelques instants un petit enfant très malade, sans l'aide de la moindre herbe magique. Les témoins de telles scènes ont tous senti cette force dans ses yeux, dans son allure. Et les rares médecins qui ont passé du temps parmi les Huichols ont acquis la certitude qu'il s'y produit bien des phénomènes dont la science actuelle est dans l'incapacité de rendre compte.

Cette force du chaman c'est la force permanente de la création, qui se situe par-delà les apparences. Et l'art est l'aimant qui permet de la capter. Ces cercles semblables à des cibles que l'on trouve sur les objets sacrés et sur les tableaux des Huichols représentent un point de contemplation, un trou dans la matière, ouvert sur un monde d'énergies animées. Là, dans ce niérika, vont venir se présenter les images émises, sous formes de symboles pictographiques, par les forces ancestrales collectives. Un chaman m'a expliqué : « Dans le niérika apparaît l'idée que veulent me transmettre mes ancêtres et, en particulier, celui d'entre eux qui est mon guide. Et cette idée m'est communiquée sous l'aspect d'images qui changent

constamment, de même que pour toi, dans un livre, se modifient sans cesse les mots et les idées. »

Pour faire contact avec le niérika, il faut être pur. Possession et sensualité rendent le corps opaque et interdisent l'accès à la source de lumière. Par contre, si ma vie est sans taches, les ancêtres collectifs se rendent compte que j'existe et vont entrer en contact avec moi. Si je passe à proximité d'un de leurs lieux de pouvoir, leur niérika va me percevoir de façon très concrète et ils vont me fixer à travers lui. Mais pour qu'ils se manifestent ainsi à moi, il faut que j'aie trouvé la grâce.

Un lacet pour le cerf, une toile d'araignée, un trou dans une pierre : autant de niérika. La tête d'un bouton de peyotl, c'est aussi un niérika. J'ai vu un chaman prendre un peyotl, regarder dedans comme dans un miroir et me dire que ma femme avait conçu un enfant, ce qui s'est révélé vrai mais qu'aucun médecin n'aurait été en mesure de discerner à ce moment-là.

Les premiers à s'emparer de l'art des Huichols, dans les années 60, ont été les franciscains qui reprenaient à l'époque un travail d'évangélisation interrompu au siècle dernier. Lorsque l'on veut détruire une culture, on s'y prend toujours de la même façon : on la dénigre, on cherche à faire croire qu'elle n'est que folie, qu'elle ne sert à rien. Dans beaucoup de dictionnaires, les chamans sont décrits comme des épileptiques. Et s'il subsiste tout de même des éléments trop forts pour être évacués, on les vide de leur sens pour les utiliser dans une perspective purement décorative.

C'est ce qui s'est passé pour les Huichols. Les franciscains ont organisé une production de tableaux à l'intention du commerce. Leurs auteurs étaient des indigènes assimilés utilisant les images sacrées hors de leur contexte et mélangées avec des motifs étrangers. Il m'a fallu des mois et des mois de recherches pour retrouver le premier artiste authentique, José Benítez Sánchez. C'était lui l'auteur des modèles que recopiaient une cinquantaine d'artisans, eux-mêmes aidés par leurs femmes et leurs enfants.

José avait trente-quatre ans à l'époque de notre rencontre. Son nom huichol signifie « marcheur silencieux ». Fils adoptif d'un chaman, il a commencé son apprentissage à l'âge de neuf ans. Lors de sa première chasse cérémonielle, son père et lui ont trouvé un cerf pris au piège. Pour s'emplir du iyari de l'animal expirant, José a bu ses derniers souffles. Son instruction s'est poursuivie les années suivantes. Mais à l'âge de quatorze ans ses parents l'ont forcé au mariage et il a préféré s'enfuir. En 1963, il s'est mis à faire des tableaux suivant la technique traditionnelle des fils de laine collés sur des panneaux de bois recouverts de cire d'abeille.

Lorsque je l'ai connu, José travaillait pour le compte de l'administration des affaires indigènes et avait abandonné sa tradition. Cette situation avait créé en lui une angoisse profonde et il était devenu ivrogne. C'était pourtant un homme fort, magnétique, qui attirait toutes les femmes huicholes de la ville. Un type extraordinaire, mais pas un vrai chaman, comme il m'avait été dit.

Je l'ai persuadé de retourner avec moi à la montagne et d'être mon guide avec son frère, lui-même chaman. Aujourd'hui, il vit de nouveau dans sa tribu et il a repris ses pèlerinages. C'est un grand artiste en constante évolution. En même temps que s'accroît son vocabulaire pictographique, les formes qu'il utilise deviennent plus souples et malléables et expriment pleinement leur nature caméléonique. Mais bien plus que d'ajouter sans cesse des traits nouveaux, son but est de faire émerger les caractéristiques essentielles susceptibles d'exprimer la polyvalence du symbole.

Pour José, comme pour tous les artistes huichols, la création est la seule vraie façon de franchir le fossé profond entre leur vie spirituelle et subconsciente et la culture résultant de leur adaptation à la civilisation mexicaine moderne. Ce conflit intérieur s'exprime dans des formes pleines de mouvement, de magnétisme, de polarité qu'une espèce de tension musculaire semble retenir ensemble.

Un cas très différent est celui de Guadalupe González, le plus mystique de tous. Lorsque je l'ai convaincu de travailler pour moi, il avait déjà fait douze ou quatorze années de pèlerinage à l'arbre du vent. Mais il avait eu un problème : sa femme l'avait trompé, ce qui l'avait fait revenir à zéro dans son apprentissage. Sa femme en est devenue folle, d'ailleurs. On a pu la guérir, plus ou moins.



D.R.

José Benítez Sánchez *Notre Mère messagère de la pluie.*

Dans les premiers temps, Tatei Nuariwame surgit à travers une flèche du monde souterrain pour s'élever au centre de la terre. Là, une fleur la rendit enceinte de l'éclair et ses cheveux devinrent des serpents qui produisent les pluies.

Guadalupe a commencé à produire. Mais à un moment donné il m'a dit que son oncle, grand chaman, l'avait averti qu'il risquait de devenir aveugle et de mourir bientôt s'il faisait des tableaux autres que décoratifs. Pour le persuader de faire tout de même quelque chose d'important — c'est comme cela qu'ils disent : importante — j'ai dû me sacrifier à ses côtés. Il m'a présenté à son patron, l'arbre du vent, et j'ai pris sur moi la responsabilité des conséquences du travail que je lui demandais.

L'arbre du vent c'est le kieli, une plante proche de la datura stramonium. C'est un psychotrope extraordinairement fort et dangereux dont les botanistes de Harvard sont actuellement en train de déterminer les composants.

Finalement, à son vingtième pèlerinage, Guadalupe est devenu chaman. Et à partir de là il a cessé, selon moi, de faire des tableaux qui peuvent être regardés comme de l'art. Ils manquent de cette énergie, de cette nécessité qui auparavant les rendaient intéressants.

Juan Ríos Martínez, c'est encore un autre cas. Tout enfant il s'était perdu dans la montagne et était arrivé à l'arbre du vent. Il en avait pris une branche dans sa main et il était devenu complètement cinglé. Trois jours de suite il avait couru dans la montagne avant de s'effondrer dans une grotte où ses parents l'avaient retrouvé. Au bout de plusieurs années de création, Juan Ríos Martínez m'a dit : « Ecoute, je ne peux plus faire ce travail avec cœur parce que j'en deviens fou. Les dieux viennent me visiter la nuit. Je suis épuisé, j'arrête. »

Beaucoup de personnes qui découvrent aujourd'hui ces images y retrouvent des éléments qui leur apparaissent tout à fait familiers mais dont ils auraient été séparés. Un astronome du MIT, qui travaille sur la théorie des trous noirs, m'a dit : « Je n'avais trouvé aucun art, aucune philosophie correspondant à ce que j'imagine à travers mes recherches. Ici — c'était devant un tableau de José Benítez — j'ai découvert ce que j'avais pu contempler, sans pouvoir lui donner forme, dans mes méditations théoriques. » A la demande d'un médecin gynécologue, José Benítez a fait une dizaine de petites œuvres représentant la conception et la naissance d'un enfant. Le médecin a été absolument frappé de constater à quel point les images de José s'accordaient à ce que lui montrait sa vision scientifique.

Toutes ces œuvres ont été vues dans beaucoup d'endroits, notamment à l'Université de Harvard. Nulle part, je n'ai trouvé d'anthropologue qui puisse m'en montrer l'équivalent dans d'autres cultures. Ce caractère unique tient à l'extrême sophistication avec laquelle la société huichole organise ses drames, autour du thème du renouvellement perpétuel de la création. C'est très rare de trouver ainsi réunies une abstraction complexe cristallisant une idée difficile en même temps qu'une spontanéité fondée sur la participation de tous au sacré vécu. Et pourtant, une telle richesse est peut-être sur le point de disparaître.

L'Etat mexicain a fait beaucoup pour préserver l'autonomie de la culture huichole. Par tradition nationale d'abord : dans notre pays, l'Indien n'est pas considéré comme un être inférieur, ainsi que dans beaucoup d'autres endroits du continent

américain, mais comme le créateur de la grande civilisation préhispanique. Du fait de son caractère laïque, ensuite, notre Etat a été peu porté à soutenir les tentatives d'évangélisation. Récemment, il a permis aux autorités indiennes de chasser de leur territoire les étrangers qui y pénétreraient sans raison valable. Il n'est pas rare que des touristes, surtout s'ils ont des caméras, se retrouvent mis au carcan, sans boire ni manger, pendant quelques jours avant d'être expulsés. Mais quelles que soient les mesures prises, des forces de désagrégation sont à l'œuvre qui conjuguent actuellement leurs effets de manière inquiétante.

Voyons ce qui se passe avec la scolarisation, par exemple. Du fait de la dispersion des Huichols, on crée des écoles comportant un internat. L'éducation qui est donnée n'a rien à voir avec les conditions du milieu. Si bien que les jeunes qui passent par là deviennent incapables de survivre dans la montagne et sont contraints de s'exiler à Guadalajara, à Tepic ou à Mexico. Un de mes amis a fait, pour le compte du département de l'éducation, une recherche de textes sur la religion, susceptibles d'être utilisés dans les écoles. Sur une cinquantaine d'enseignants huichols consultés, il n'en a pas trouvé plus de deux ou trois ayant quelques notions du sens des cérémonies traditionnelles de leur peuple. Lorsque la transmission d'une culture se résume à trois ou quatre pages dans un manuel au lieu de passer par un séjour dans un centre cérémoniel, la fin n'est pas loin.

Les Huichols sont traditionnellement de grands voyageurs. Pour arriver au désert du peyotl, où a lieu chaque année la cueillette, ils parcourent à pied plus de cinq cents kilomètres. Le pèlerinage à l'océan leur prend au minimum huit jours. Je sais que certains d'entre eux se déplacent pratiquement jusqu'à la frontière américaine. Dans toutes ces directions, ils ont des endroits sacrés.

Ces voyages se font souvent en famille. Et les familles savent trouver autour d'elles tout ce qui est utile à leur subsistance : plantes et racines nourrissantes, sources révélées par certains insectes et où l'on fait jaillir l'eau d'un fond de boue. Mais ces savoirs se perdent. Ils ne sont plus qu'une poignée, dans la montagne, à faire les pèlerinages entièrement à pied.

Sur le plan économique aussi, la situation empire. La principale richesse du territoire des Huichols c'est la forêt. Ils sont en train d'en être progressivement dépossédés. Pour permettre l'exploitation, une première route a été construite à travers la montagne, en 1975. Puis une seconde en 1980.

Ce que ni la conquête par les armes ni l'évangélisation n'avaient pu obtenir, la conquête matérielle est en train de le faire. On dit aujourd'hui aux Huichols : « Voici des engrais, des pesticides, des tracteurs : désormais, tu pourras faire pousser ton maïs sans le moindre problème. » Ou encore : « Maintenant tu n'as même plus besoin de faire pousser ton maïs. Tu peux l'acheter avec l'argent qu'on va te donner pour le bois de ta forêt. » Et c'est vrai qu'il est plus facile de faire ce troc en un



Tutukila Carrillo : *Le garçon est sacrifié*. Avant que le soleil n'apparaisse, le monde était dans l'obscurité. Les Hewixi (géants cannibales) sacrifient un enfant abandonné en le jetant dans un chaudron d'eau bouillante. Il meurt mais son âme se transforme pour devenir Tatata Nuitsikame (le soleil levant).

instant, pour trouver la sécurité matérielle, plutôt que de poursuivre le chemin difficile, même si à la longue il donne beaucoup plus de lumière.

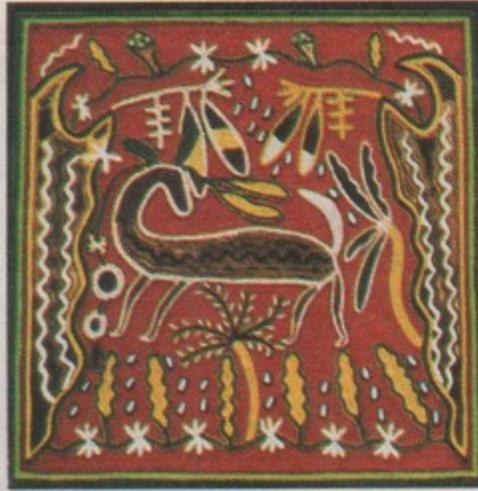
Une culture spirituelle peut être détruite par le matérialisme, c'est sûr. C'est arrivé à beaucoup d'indigènes, dans le monde entier : ils ont tout perdu et surtout leur amour propre. Aux Etats-Unis et dans certaines parties du Mexique, l'Indien c'est l'alcoolique qui envoie sa femme faire des ménages. Ce que l'on voit dans les bas quartiers des grandes villes mexicaines, c'est le Huichol qui n'a plus de contact avec sa famille, une famille qui n'a plus de contact avec le père, une femme que son mari bat et qui a des ulcères, des enfants qui n'ont rien, même pas le maïs, les courges, les haricots et l'eau, l'eau pure qu'ils avaient lorsqu'ils vivaient à la montagne et qu'ils savaient s'y adapter.

Le Huichol, certes, ne peut pas se permettre de construire une barrière autour de son territoire. Il est très important qu'il évolue dans le Mexique moderne. Mais il doit pouvoir contrôler son mode de développement. Pour cela il faut l'aider à mieux exploiter, sans détruire son écosystème, celles de ses ressources qui peuvent intéresser l'extérieur.

Mon propos n'est pas celui d'un étranger à la montagne qui dirait : « Il faut que le Huichol reste tel qu'il est, c'est ainsi qu'il est bien. » Il ne s'agit pas de le laisser dans une permanence ascétique. Mais il faut qu'il sente qu'il peut faire avec ce qu'il a encore plus qu'il n'a fait jusqu'ici, qu'il lui est possible de mieux vivre, d'avoir de meilleures conditions d'alimentation quelles que soient les circonstances : mauvais temps, sécheresse. Il faut qu'il puisse continuer à penser qu'il ne dépend, en fin de compte, que de sa cellule familiale et des ressources de son territoire. Il faut qu'il conserve sa vitalité, son respect de lui-même, son extraordinaire joie de vivre plutôt que d'aller demander des pourboires à l'extérieur. Ou de se faire prendre dans le chantage de ceux qui lui prêtent de grands capitaux pour finir par faire de lui un prolétaire travaillant sa propre terre pour le bénéfice des autres.

C'est pour cela que j'ai créé une école, interdite après que nous eûmes démontré que la région deviendrait un désert si elle était exploitée comme le veulent tant les capitalistes que les autres. C'est pour cela que je répète : plutôt que de transformer ses forêts en cellulose pour l'exportation, donnez la possibilité aux Huichols de faire quelque chose avec quelques petits arbres et vous verrez qu'ils peuvent parfaitement produire des biens intéressants l'économie sans détruire leur terre. Et c'est pour cela que nous montons des ateliers de formation d'artisans du bois. Mais dans cette entreprise nous

L'AUTRE JOURNAL



Juan Ríos Martínez. *La Trame sacrée*. Tamatsi Kauyumarie, notre frère aîné faon du soleil, sur son tapis de prière, similaire au métier avec lequel sont tissés les motifs des dieux. De chaque côté deux serpents recrachent la laine magique.

n'avons pas beaucoup d'alliés politiques, en ce moment. Les capitalistes aussi bien que les marxistes disent : « Ces choses-là sont une gêne : il faut les éliminer. » Pour les gens qui pensent ainsi où qu'ils se trouvent — et de tels individus néfastes, il en apparaît même chez les Huichols — la religion, la nature, tout ça n'a absolument aucune importance. Il faut bien voir qu'au Mexique nous sommes au pied du mur. La banque mondiale nous menace de nous enlever toute autonomie si, pour lui payer les intérêts de ce qu'elle nous a prêté, nous ne faisons pas pousser dans le dernier creux de terre tout ce qui s'y peut faire

pousser, si nous ne tirons pas du sous-sol tout ce qui peut en être tiré, si nous ne coupons pas tout de suite tous les arbres qui peuvent être coupés.

Et si les Indiens doivent quitter leur montagne, c'est très bien : lorsque les terres sont vides, plus rien n'empêche de s'en emparer.

Les Huichols ont une vive conscience de cette situation de crise. Nous en sommes arrivés là, selon eux, parce que l'homme a cessé de rendre grâce aux ancêtres. L'histoire est l'assemblage des sacrifices de tous les êtres, de tous les animaux, de tous les minéraux qui se sont donnés à la vie du monde. Si nous oublions que nous ne méritons la vie qu'en nous faisant exemplaires et en rendant grâce à tout ce passé collectif, c'est la catastrophe. Si l'homme alimente les dieux et les dieux l'homme, c'est un écosystème parfait. Mais aujourd'hui les hommes ne se tournent plus vers les dieux qui continuent de les alimenter de leur énergie et c'est un bouleversement total qui fait souffrir les dieux aussi.

Pour les Huichols, le monde dans lequel nous vivons court le risque d'être complètement détruit, rendu à un chaos pire que le chaos primordial, dans lequel tout se trouvait en puissance de création. Les grands chamans disent clairement qu'il nous reste moins de vingt ans pour empêcher la catastrophe. Certaines de leurs célébrations récentes avaient pour but de repousser l'échéance fatale.

Dans un si grand péril il peut arriver que les dieux surgissent pour pousser un dernier cri d'alarme. Selon les Huichols, ils vont se manifester en pleine clarté en causant une catastrophe extraordinaire. Deux chamans m'ont raconté récemment avoir eu des visions affreuses : des pierres en feu tombant du ciel, le monde s'écroulant dans les flammes.

Selon moi, dans certains tableaux et dans les sculptures faites par des chamans, les dieux — et je le dis comme ça parce que ce sont des visions assez monstrueuses — commencent à donner à voir leur gueule.

Propos enregistrés et rassemblés par A.D.

La transcription n'a pu recevoir l'accord de Juan Negrin, reparti pour le Mexique.